,A CAVERNE
DE SOUABE,
MÉLODRAME
EN TROIS ACTES, EN PROSE,
ET A GRAND SPECTACLE,

PAR MM. BOIRIE ET CLÉMENT.

'présenté, pour la première fois, à Paris, sur le iéâtre des Jeunes Artistes, le 23 octobre 1806.

A PARIS,
ez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le théâtre Français, n°. 51.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSTAVE, légitime souverain de Dornheim.	M. *Théodore.*
RAYMOND, son cousin, comte de Dornheim.	M. *Duclos.*
ULRIC, fils de Gustave.	M. *Thibouv.*
ALEXIS, fils de Raymond.	M. *Adolphe.*
WOALTER, sénéchal du château de Dornheim.	M. *Pélicier.*
CLEMENCE, fille du Margrave d'Ursinken.	Mme. *Martin.*
BERTHE, confidente de Clémence.	Mme. *Petit.*
ELVANOR, écuyer d'Alexis.	M. *Henry.*
FABRICE, écuyer d'Ulric.	M. *Basnage.*
Villageois et Villageoises.	
Un Page du Margrave d'Ursinken.	
Soldats de Raymond.	
Soldats du Margrave d'Ursinken.	

La scène se passe dans la Germanie, aux châteaux de Dornheim et d'Ursinken, dans le treizième siècle.

LA CAVERNE DE SOUABE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur du parc du château de Dornheim. Les villageois et villageoises sont occupés à faire des préparatifs de fête, et à dresser un trône en feuillage. Woalter, le sénéchal du château, est assis sur un banc de gazon : au lever du rideau, il se lève pour voir si les préparatifs sont achevés.

SCENE PREMIERE.

WOALTER, Villageois, Villageoises.

WOALTER, *d'un air triste.*

PENDANT que ces honnêtes villageois s'empressent à tout préparer pour offrir, au comte de Dornheim, une fête digne du brillant hymen qu'il contracte avec Clémence, fille du Margrave d'Ursinken... ô malheureux Gustave ! mon cher maître ! que de tourmens affreux n'avez-vous pas à dévorer. (*Il refléchit.*) Je ne puis revenir du trouble où m'a jeté la vue du chevalier Ulric ! hier, lors de son arrivée au château, j'ai cru, oui, j'ai cru reconnaître dans ses traits quelques-uns de ceux de la victime du barbare Raymond, et cette prévention me plonge dans la plus affreuse anxiété. Il faut que j'interroge son écuyer ; je veux tirer de lui des éclaircissemens qui peuvent devenir fort utiles à mes projets. (*il remonte la scène et s'adresse aux villageois.*) Bien, mes amis, je suis content de vos travaux ; soyez persuadés que le comte récompensera généreusement votre zèle, il sera satisfait de la joie que vous cause l'alliance qui doit faire son bonheur. (*M.*) (*Les villageois sortent.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FABRICE.

FABRICE, *entre en scène en regardant de tous cotés.*

Bien ! bien ! c'est vraiment joli tous ces enjolivemens-là ; savez-vous que c'est un fort agréable coup-d'œil : toutes ces guirlandes... tous ces préparatifs sont charmans.

WOALTER.

C'est donc de votre goût, Fabrice ?

FABRICE.

Oui, M. Woalter, c'est de mon goût, et ce sera du goût de tous les hommes qui auront du goût.

WOALTER.

Allons, je suis content de votre suffrage.

FABRICE.

Assez, assez de complimens, M. Woalter, assez de complimens comme ça : je vois que vous voulez vous amuser à mes dépens ; mais ça ne prendra pas, je vous en avertis, et cela, parce que je ne suis pas aussi bête que l'on pourrait me croire imbécille : entendez-vous, monsieur le Sénéchal... Et puis, d'ailleurs, puisqu'il faut vous critiquer pour vous plaire, je vous dirai que je trouve qu'il manque une chose à votre fête ?

WOALTER, *ironiquement.*

De grâce, daignez m'en avertir.

FABRICE.

Oui, oui, raillez toujours, je vous le conseille. Eh bien, oui, il manque une chose, une chose essentielle encore.

WOALTER.

Dites.

FABRICE.

Eh bien ! c'est un repas... Avez-vous pu oublier un repas ? vous ne connaissez donc point l'excellent proverbe qui dit comme ça qu'il n'y a point de bonne fète sans bombance. Ah ! dieu, pouvez-vous ignorer un proverbe comme celui-là

WOALTER.

Il paraît que cela vous inquiète beaucoup ; eh bien, consolez-vous, mon ami, il y a un repas.

FABRICE.

Vous ne me le disiez pas ; ah ! comme c'est traître... Qu'attend-t-on pour se mette à table ?

WOALTER.

L'arrivée des villageoises et villageois d'Ursinken ; ceux de Dornheim sont déjà ici.

FABRICE.

Mettons-nous toujours à table, cela les fera venir comme on dit.

WOALTER.

Cela ne se peut pas.

FABRICE.

Pourquoi sont-ils donc si long-tems a arriver, est-ce qu'ils demeurent loin d'ici.

WOALTER.

Non ; car en prenant la bonne route, il n'y a que deux petites lieues ; mais ils appréhendent trop de passer devant la caverne de Souabe, aussi font-ils un circuit qui double presque le chemin.

FABRICE.

A propos, M. Woalter, on dit qu'il revient des esprits dans cette caverne : est-elle bien loin d'ici.

WOALTER.

Non, mon ami, elle n'est point eloignée de ces lieux.

FABRICE.

Monsieur le Sénéchal, je vous en prie, dites-moi donc de quel côté ?

WOALTER.

Pourquoi ?

FABRICE.

Pourquoi ?

WOALTER.

Oui, pourquoi ? est-ce que vous auriez intention de la visiter.

FABRICE.

Non, non, du tout, je ne suis pas curieux; c'est au contraire pour ne pas passer de ce côté là.

WOALTER.

Votre maître ne pense pas de même, j'en suis sûr.

FABRICE.

Comment voulez-vous qu'il ait peur des démons ? mon maître est un vrai diable qui ne craint rien ; c'est le plus intrépide de tout les chevaliers, ça passe la bravoure : c'est folie, vraiment ! c'est folie ! et j'ai même un service à vous demander.

WOALTER.

Vous, Fabrice.

FABRICE.

Moi-même.

WOALTER.

Quel est-il ?

FABRICE.

C'est de ne point parler de cette caverne devant le seigneur Ulric ; car, je le connais, il est homme à y aller pour son amusement ; et comme je serais forcé de l'accompagner, je vous prie...

WOALTER.

Je le veux bien ; mais, dites-moi, n'est-ce point la crainte qui vous porte à me faire cette priere.

FABRICE.

La crainte ! moi, peur ! vous ne me connaissez pas, je le vois bien. Il est vrai, cependant, que je n'aime pas les revenans ; je me bats contre un homme tout comme un autre ; mais je n'aime pas ces gens qui reviennent de l'autre monde pour faire enrager les vivans : heureusement qu'ils sont rares les esprits, et je puis vous assurer que, depuis dix ans que je parcours l'Allemagne, je n'en ai point encore trouvé un seul.

WOALTER.

(*A part.*) Il faut l'interroger sur son maître. (*haut.*) Fabrice, y a-t-il long-tems que vous êtes au service du chevalier Ulric.

FABRICE.

Depuis une année.

WOALTER.

Je croyais que vous étiez de la même contrée et que vous aviez suivi le chevalier au même moment où il prit le parti des armes.

FABRICE.

Non, non, je suis de la Saxe, moi ; et mon maître est de la Bohême.

WOALTER, *à part.*

De la Bohême ! précisément ! (*haut.*) De Bohême, dites-vous ! mais j'ai long-tems habité ce pays, j'y connais même tous les châtelains ; nommez-moi la famille du chevalier Ulric, et peut-être...

FABRICE.

Ma foi, M. Woalter, je n'ai jamais hasardé à lui faire des questions sur sa famille dans la crainte de le mettre dans l'embarras.

WOALTER.

Comment.

FABRICE.

C'ést que... (*M.*)

UN PAYSAN.

Le seigneur Alexis s'avance de ce coté avec son écuyer.

WOALTER.

Fâcheux contre-tems !

FABRICE, *à part.*

Tant mieux, car je ne savais plus que lui dire... Il est curieux, M. le Sénéchal. (*M.*) (*Alexis et Elvanor entrent en scène.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ALEXIS, ELVANOR.

ALEXIS, *avec contrainte.*

J'admire votre zèle, Woalter; votre empressement à plaire au Comte, prouve combien vous êtes satisfait de son union avec la fille du margrave d'Ursinken.

WOALTER.

Soumis aux volontés du Comte, votre père, je dois suivre exactement les ordres qu'il me donne; heureux si le don de la foi de la belle Clémence dissipe à jamais cette sombre mélancolie dont son cœur est atteint depuis si long-tems, et détruise, s'il se peut, toutes les idées qui pourraient troubler sa félicité.

ALEXIS, *à Fabrice.*

Et toi, Fabrice, que faisais-tu en ces lieux ?

FABRICE.

Je vous attendais, seigneur, pour vous dire que mon maître se trouvera au rendez-vous que vous lui avez assigné: dans deux minutes il sera ici.

ALEXIS, *à Elvanor, à mi-voix.*

Il faut éloigner ces importuns, j'ai besoin d'être seul avec le chevalier Ulric. (*haut.*) Retournez près du Comte, et hâtez-vous de l'instruire que ses désirs sont remplis. Allez. (*à Fabrice.*) Fabrice, préviens-ton maître que je l'attends avec la plus vive impatience.

FABRICE.

Oui, seigneur, j'y cours. (*M.*) *Woalter et Fabrice sortent.*)

SCENE IV.

ALEXIS, ELVANOR.

ALEXIS.

Suis-je assez malheureux ! comment rompre, Elvanor, un hymen qui va faire le malheur de ma vie ! faut-il que celui qui m'a donné l'existence, me prive de l'objet qui seul peut me la faire chérir !... Fatale destinée ! dans un père je trouve un rival !... Je saurai lui ravir l'infortunée Clémence; elle désa-

prouve ces nœuds... Quelques larmes qui lui sont échappées lorsqu'elle reçut l'ordre barbare de donner sa main, me sont un sûr garant qu'il n'est point aimé... Belle Clémence! je ne souffrirai point ce cruel sacrifice. A quelques milles d'ici le comte possede un château fortifié de toute part; la clef de ses états, et qui est d'une si grande importance pour le maintient de ses droits, qu'il m'en a confié le commandement: c'est là que je saurai braver son courroux, et te soustraire à sa tyrannie.

ELVANOR.

Mais, seigneur, songez aux difficultés.

ALEXIS.

J'y parviendrai. Aucun doute ne plane sur moi, et le comte ignore mon amour pour Clémence: je n'ai rien à crainde.

ELVANOR.

Mais lorsqu'il en sera instruit, comment éviter ses poursuites?

ALEXIS.

En fuyant pour jamais ces lieux.

ELVANOR.

Quoi! seigneur, vous renonceriez à l'héritage du comté de Dornheim? N'en doutez pas, votre père, dans sa colère, vous enlevera toutes ses richesses; et alors, quelle sera votre espoir?

ALEXIS.

Que Clémence soit en ma puissance, et mes vœux sont remplis, unie à ma destinée, nous saurons fléchir le courroux du Margrave, son père; lui-même nous servira d'appui pour désarmer la colere du Comte. D'ailleurs, tout semble me favoriser: l'arrivée du brave Ulric, mon ami, est pour moi du plus grand intérêt, l'intimité qui règne depuis long-tems entre nous deux, m'assure qu'il tentera tout pour mon bonheur. Dans l'entretien que je vais avoir avec lui, je lui ferai part de mes desseins; je saurai l'engager par serment à me seconder: l'amitié me favorisera, et bientôt la plus douce félicité deviendra le prix de mon entreprise.

(*M*) (*On entend du bruit dans le lointain. Elvanor fait quelques pas pour s'en assurer.*)

ELVANOR.

Le Comte, votre père, s'avance vers ces lieux; prenez sur vous, seigneur, de cacher votre agitation.

AELXIS.

Eloignons-nous.

(*M.*) (*Au moment où il va pour sortir le Comte le retient.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, RAYMOND, WOALTER.

RAYMOND.

Lorsque je porte mes pas vers ces lieux, mon fils se retire ! on dirait, Alexis, que vous cherchez à éviter ma présence.

ALEXIS, *avec contrainte.*

Ce discours ne peut naître que d'un injurieux soupçon, et je crois, seigneur, que vous ne pensez pas...

RAYMOND.

Non, mon fils, une pareille idée n'entra jamais dans mon ame, et j'espère que vous verrez, d'un aspect riant, une alliance qui fera le bonheur de votre père, et rapprochera les familles de Dornheim et d'Ursinken.

ALEXIS.

Personne, mieux que moi, ne sent tout le prix de la main de la belle Clémence ; ah ! qu'il doit être heureux celui qui en sera possesseur ?

RAYMOND.

Vous n'ignorez pas la fête que je donne à mes vasseaux ? vous vous y trouverez.

ALEXIS.

Pardonnez..

RAYMOND.

Alexis, je l'exige.

ALEXIS.

J'obéirai, seigneur. (*M.*)
(*Il sort avec Elvanor, et peint sa douleur et son ressentiment.*)

SCENE VI.

RAYMOND, WOALTER.

RAYMOND.

Woalter, as-tu remarqué le trouble d'Alexis, son ame paraissait agitée ! désaprouverait-il mon hymen, ou, lui-même, serait-il épris des attraits de Clémence ?

WOALTER.

Croyez que le seigneur Alexis vous respecte trop pour enfreindre vos volontés ; je soupçonne que la crainte de se voir enlever les biens attachés au comté de Dornheim, est le seul motif de sa mélancolie.

RAYMOND.

Quels injustes soupçons ! comment mon fils peut-il croire,

qu'en contractant cette alliance, je conçoive le dessein de le dépouiller de l'héritage de ses pères? Woalter, je vous charge de le désabuser... Mais un autre sentiment m'afflige et me tourmente : l'image de Gustave me poursuit sans cesse; chaque jour je me retrace le moment affreux où, pour satisfaire mon ambition, je l'ai sacrifié à mon ressentiment.

WOALTER, *avec vivacité.*

Quoi! seigneur, le remord...

RAYMOND.

Si mon ame est agitée, c'est la crainte que mon ennemi n'ait échappé aux coups qui lui furent portés pour lui donner la mort.

WOALTER.

(*A part.*) O dieu! vous l'entendez!

RAYMOND.

Que dis-tu?

WOALTER.

Je dis, seigneur, que vos craintes sont chimériques. Vous fûtes témoin de votre vengeance : le corps de votre ennemi fût précipité dans la caverne qui avoisine ce château, et qui, depuis long-tems est la terreur des superstitieux habitans de ces contrées.

RAYMOND.

Qui m'assurera qu'il n'a point eu d'enfant de son alliance avec Isabelle Vonglatzdorlt, et qu'un jour... La moindre chose renouvelle mes craintes; te l'avouerai-je, la présence du chevalier Ulric, m'a jeté dans une agitation extrême; oui, j'ai cru reconnaitre les traits de Gustave, de ce parent dont la mort m'a rendu seul possesseur du comté de Dornheim.

WOALTER.

Mais, seigneur, vous oubliez qu'après son mariage, il partit pour les ennemis de la Germanie; que, quelques tems après le bruit de sa mort, son épouse inconsolable descendit au tombeau... Eloignez ces inquiétudes, tous vos vœux ne sont-ils pas remplis... bientôt l'adorable Clémence...

RAYMOND, *l'interrompant.*

Oh! Woalter, que ce moment a pour moi de charmes! oui, la possession de Clémence peut seule dissiper mes allarmes. Cependant, je prétends interroger ce chevalier; je veux savoir si mes craintes sont fondées, et...

WOALTER.

Il s'avance, seigneur.

RAYMOND.

Puisque l'occasion d'éclaircir mes doutes se présente, je veux la saisir. (*M.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ULRIC.

(Ulric entre avec précipitation, et témoigne sa surprise de rencontrer le Comte en place d'Alexis.)

RAYMOND.

Qu'avez-vous, seigneur ? vous paraissez étonné.

ULRIC.

Je l'avoue, je croyais trouver en ces lieux le seigneur Alexis, il m'y avait donné rendez-vous ; mais je suis bien dédommagé de son absence, puisqu'il m'est permis de présenter mes hommages au comte de Dornheim.

RAYMOND.

Je vous suis obligé ; mais cette entrevue, que mon fils vous a demandé, a lieu de me surprendre.

ULRIC.

Après une si longue absence, deux amis ont tant de choses à se dire, tant de confidences à se faire.

WOALTER.

On parle de ses anciennes habitudes, de ses avantures, ce sont des souvenirs auxquels souvent on attache le plus grand prix.

ULRIC.

Je crois, seigneur, que c'est le seul motif de l'entretien que ma demandé votre fils.

RAYMOND.

Eh bien, puisqu'il est en retard, et que j'ai le bonheur de vous posséder, je vais en profiter pour vous faire quelques reproches.

ULRIC.

A moi, seigneur.

RAYMOND.

Oui ; pourquoi vous êtes-vous si long-tems dérobé à la reconnaisance d'un père auquel vous avez rendu le fils qui possède toutes ses affections. Chevalier, depuis long-tems les ennemis de la patrie, nous laissent goûter les douceurs de la paix : qui donc a pu nous priver du bonheur de vous voir parmi nous ? le libérateur de mon fils ne devait point se soustraire à mes embrassemens.

ULRIC.

Les circonstances malheureuses qui m'ont obligé de parcourir les états d'Allemagne, pour obtenir des éclaircissemens sur les auteurs de mes jours, m'ont privées du plaisir d'embrasser mon ami, et d'offrir mes hommages au comte de Dornheim.

RAYMOND, *avec intérêt.*

Vos recherches n'ont sans doute pas été infructueuse.

ULRIC.

Jusqu'à ce jour, je n'ai été que faiblement instruit.

RAYMOND.

Peut-être, chevalier, pourrai-je vous être utile. Le lieu où résidait vos parens.

ULRIC.

Prague.

RAYMOND.

(*A part.*) Quel soupçon ?

ULRIC, *continuant.*

Un oncle, par qui je fus élevé, m'apprit que je devais le jour à Isabelle Vonglatzdorff.

RAYMOND, *avec chaleur.*

Isabelle Vonglatzdorff.

WOALTER, *à part.*

L'épouse du malheureux Gustave !

ULRIC, *surpris.*

L'auriez-vous connue ?

RAYMOND.

Non. (*à part.*) Quelle imprudence ! Dissimulons. (*haut.*) J'ai entendu souvent prononcer ce nom. Mais, poursuivez.

ULRIC.

Après la mort de ma mère, Vasertoff, son frère, me prit sous sa protection, m'éleva comme son fils, et je dois, à ses soins multipliés, le bonheur d'avoir servi ma patrie avec distinction. Peu de tems après, je fus privé de mon bienfaiteur ; blessé dangereusement sur le champ de bataille, il expira dans mes bras. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, je pris la résolution de ne point prendre de repos que je n'aie découvert le lieu où réside mon père, qu'on dit être d'une famille illustre. Le hasard me conduisit vers ce château, où j'appris avec joie que le père de mon ami en était le possesseur, et je suis venu pour épancher dans le sein de l'amitié les chagrins dont je suis accablé depuis ma naissance.

RAYMOND, *à part.*

C'est le fils de mon plus cruel ennemi, il périra. (*haut.*) Chevalier, croyez que je partage sincèrement vos douleurs : mon fils ne tardera sans doute pas à venir au rendez-vous qu'il vous a donné ; je vous laisse, et je compte sur vous pour assister à la fête dont j'ai ordonné les apprêts : me le promettez-vous ?

ULRIC.

Oui, seigneur.

WOALTER, *à part.*

Epions ses démarches, et veillons sur les jours d'Ulric.

RAYMOND, *à Woalter.*

Woalter, suivez-moi. (*M.*) (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

ULRIC.

Que signifie le trouble dont le Comte paraissait agité lorsqu'il m'entendit prononcer le nom d'Isabelle Vonglatzdorff ? quel peut en être le motif? quel intérêt puissant l'engageait à s'informer du lieu de ma naissance ? s'il connaît ma famille, pourquoi m'en ferait-il un mystère ?... Je n'en puis deviner la cause... O Dieu ! protège le malheureux Ulric ! fais-lui découvrir la retraite de son père, et ne permet pas qu'il soit privé plus long-tems du doux plaisir de serrer dans ses bras l'auteur de ses jours... (*M*) Voici Fabrice. (*M.*)

SCENE IX.

ULRIC, FABRICE.

FABRICE.

Je vous retrouve donc enfin, mon cher maître ; je suis encore tout essoufflé pour vous dire que le seigneur Alexis...

ULRIC.

Il m'avait donné rendez-vous en ces lieux, et je suis étonné...

FABRICE.

Point du tout, il n'y a rien d'étonnant là-dedans ; c'est qu'il n'a pas pu venir.

ULRIC.

Et pour quelle raison?

FABRICE.

C'est qu'il savait que monsieur le Comte etait avec vous... La jolie famille que ça fait que cette famille-là, le père boude le fils, le fils boude le père, tout le monde est sérieux. Cependant, je ne me plains pas, je suis bien avec tous ; je dis à l'un, il n'y a pas de doute ; à l'autre, ce n'est pas douteux : par ce moyen, vous voyez, mon cher maître, que je n'ai de contrariété avec personne. Au surplus, si les gens du château sont peu sociables, en revanche, la cuisine est délicieuse ; et si vous m'en croyez, nous resterons long-tems ici.

ULRIC.

Tu te trompes, nous partirons avant vingt-quatre heures.

FABRICE.

Ah ! mon dieu ! Et de quel côté tournerons-nous nos pas?

ULRIC.

Vers le château d'Ursinken.

FABRICE, *à part.*

Je suis perdu ! c'est justement le chemin de la caverne. (*haut.*) Puis-je, sans indiscrétion, en savoir le motif.

ULRIC.

Non, c'est un secret.

FABRICE.

(*A part.*) Je n'en puis douter, il veut visiter cette infernale caverne où on est sans doute grillé en un clin-d'œil. Il faut absolument l'en détourner. (*Haut.*) Mon cher maître, je vous aime trop pour vous laisser accomplir un pareil dessein.

ULRIC.

Comment, est-ce que tu sais...

FABRICE.

Oui, seigneur, je sais tout ; je connais votre résolution, c'est pourquoi je veux vous en détourner : je vous en conjure, n'allez pas visiter cette caverne où il apparaît des revenans.

ULRIC.

Mais de quoi parles-tu ?

FABRICE.

De la caverne de Souabe, située près le château d'Ursinken, où il revient des esprits.

ULRIC.

Tranquilise-toi, Fabrice, je ne veux point visiter de caverne.

FABRICE.

Vous me le promettez.

ULRIC.

Oui.

FABRICE.

Vrai.

ULRIC.

Je te le promets. (*M.*) Alexis s'avance vers ces lieux : laisse-nous, et surtout, je te recommande le plus profond silence sur mon prochain départ.

FABRICE.

Comptez sur ma discrétion. Je retourne à l'office. (*M.*)

(*Il sort.*)

SCENE X.

ULRIC, ALEXIS.

ALEXIS.

Je puis donc, cher Ulric, épancher, dans le sein de l'amitié, tous les tourmens dont je suis dévoré.

ULRIC.

Que dites-vous, Alexis.

ALEXIS.

Je suis le plus infortuné des hommes.

ULRIC.

Vous m'effrayez... Disposez de moi; vous savez que je vous suis entièrement dévoué.

ALEXIS.

Généreux chevalier, je suis si convaincu de votre attachement, que je veux vous ouvrir mon ame toute entière.

ULRIC.

Croyez que je me rendrai digne de votre confiance; parlez.

ALEXIS.

Apprenez que j'adore une femme qui m'est enlevée pour jamais.

ULRIC.

Que je vous plains.

ALEXIS.

Vous devez vous rappeller avec quel empressement le Comte, mon père, me fit quitter l'armée pour venir près de lui ; jugez de ma surprise, lorsqu'en arrivant, il me fit part qu'il était sur le point de contracter une nouvelle alliance ! Il me conduisit près de celle qui devait unir sa destinée à la mienne : la voir, l'aimer... que dis-je ? l'adorer fut l'ouvrage d'un instant. Oh! mon ami, qui aurait pu résister à ses charmes ! je devins triste, rêveur, l'existence me devenait odieuse... je voulus rompre le silence ; mais l'aveu de mon amour expira sur mes lèvres. Que vous dirai-je enfin ? j'ai tout employé pour rompre ce fatal hymen ! vains efforts ! demain, au lever de l'aurore, le Comte reçoit, à l'autel, la main de ma chère Clémence !

ULRIC, *avec vivacité.*

Clémence ! la fille du Margrave d'Ursinken.

ALEXIS.

Vous la connaissez !

ULRIC.

J'eus souvent occasion de la voir à la cour de l'Empereur.

ALEXIS.

Convenez, cher Ulric, qu'il est impossible de renoncer à une femme aussi accomplie.

ULRIC, *avec intérêt.*

En êtes-vous aimé ?

ALEXIS.

Son aversion pour le Comte, prouve assez que j'ai su captiver son cœur.

ULRIC.

Vous en a-t-elle fait l'aveu ?

ALEXIS.

Le trouble qu'elle éprouve lorsque je suis près d'elle, ses yeux souvent baignés de larmes, ses tendres regards, lorsqu'elle me voit partager ses douleurs, expriment assez le trouble de son ame. Mais, Ulric, pourquoi toutes ces questions.

ULRIC.

Alexis, ces éclaircissemens étaient nécessaires à mon bonheur.

ALEXIS.

Expliquez-vous.

ULRIC, *froidement.*

Je ne puis rester plus long-tems en ces lieux ! je ne trahirai point votre confiance ; (*il lui prend la main.*) mais souvenez-vous que toutes liaisons doivent cesser, dès ce moment, entre nous; oubliez que je fus votre ami; jamais, non, jamais vous ne me reverrez. (*M.*) (*Il remonte la scène ; mais, au moment où il va pour sortir, une musique harmonieuse se fait entendre qui annonce la fête.*) J'ai engagé ma parole d'assister à la fête que les vasseaux donnent au Comte ; je ne veux point y manquer, et je vous crois, seigneur, trop prudent pour exiger une explication qui troublerait la félicité que votre père doit goûter en ces lieux.

ALEXIS.

Ulric, vous me permettrez, cependant, de vous demander quels sont les motifs d'une...

ULRIC, *l'interrompant.*

Voici le comte de Dornheim.

ALEXIS, *à part.*

Je saurai pénétrer ce mystère.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, RAYMOMD, WOALTER, ELVANOR, FABRICE, Vasseaux du comte, Gardes.

(M.) (Le cortège est ouvert par un détachement des troupes de Raymond; on voit ensuite ses Ecuyers, suivis de villageois et vilageoises, portant des corbeilles et guirlandes de fleurs ; le cortège est fermé par un autre détachement, qui prend place à la gauche de la scène, pour donner un libre accès à la danse.

Raymond va prendre la place qui lui est destiné, et fait signe à Ulric de se tenir près de lui ; Woalter s'approche de lui et profite de ce que le comte est occupé pour le prévenir du danger qui le menace.)

WOALTER, *à mi-voix à Ulric.*

Chevalier, tenez-vous sur la défensive, on veut attenter à vos jours.

ULRIC.

Ciel ! quentends-je ! et...

WOALTER.

Chut...

(M.) (Ulric ne peut à peine contenir son indignation, Woalter lui fait signe de se modérer. Les villageois et villageoises forment un ballet : pendant la fête Raymond paraît méditer quelques sinistres projets et porte souvent ses regards sur la victime qu'il veut frapper. Ulric paraît inquiet; Alexis, appuié sur Elvanor, est plongé dans une affreuse mélancolie : le ballet est intérompu par l'arrivé d'un Ecuyer du margrave d'Ursinken, qui remet une dépêche au Comte.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, L'ECUYER.

(Le Comte surpris quitte son siège ; arrivé sur l'avant-scène, il fait signe qu'on s'éloigne un moment pour prendre lecture du message.)

RAYMOND, *à mi-voix*

« Le Margrave d'Ursinken au comte de Dornheim.

« Salut,

» Des bruits se répandent que Gustave...

(M.) (Scène musicale. Raymond s'éloigne davantage d'Ulric : Woalter paraît animé de la joie la plus vive. Alexis et Ulric demeurent dans l'étonnement.)

FABRICE, *à part.*

Je parierais qu'il y a là-dessous quelque chose ; je crois que ce maudit château est ensorcelé comme la caverne.

RAYMOND, *continue la lecture.*

« Le légitime souverain de Dornheim respire, il s'apprête à rentrer dans ses domaines ; trouvez bon, seigneur, que je suspende l'alliance que j'allais contracter avec vous. »

(*Il cherche à contenir son indignation.*)

ALEXIS, *à part.*

O bonheur ! cet odieux hymen est donc différé.

FABRICE, *à part.*

Voilà le papa qui se fâche.

RAYMOND, *à part.*

O funeste contre-tems... que faire... Gustave respire ! non, je ne puis le croire, ses partisans, jaloux de mon bonheur, répandent ses bruits pour rompre mon hymen, je vais trouver le trop crédule baron, il me sera facile de le dissuader (*Il considère Ulric.*) Mais si Gustave est mort, son fils existe, et...

ALEXIS, *l'interrompant.*

Qu'avez-vous, seigneur, vous paraissez agité.

FABRICE, *à part.*

Agité ! il a l'air d'un enragé.

RAYMOND.

Non, mon fils, le Margrave me mande chez lui pour régler quelques affaires d'intérêts.

ULRIC, *avec affectation.*

Seigneur, je prend congé de vous, et pars pénétré de reconnaissanco pour l'accueil favorable que j'ai reçu ; il restera profondément gravé dans mon souvenir.

RAYMOND.

Quoi, chevalier, vous voulez déjà vous éloigner.

ULRIC.

Je ne puis rester plus long-tems dans ce château.

RAYMOND.

Puisque vous persistez, je ne vous retiens plus, mais vous me permettrez d'espérer qu'un jour nous aurons le bonheur de vous posséder plus long-tems. (*Bas à Walter.*) Je te charge de le retenir au château, et tu me répond de sa personne sur ta tête.

FABRICE.

Seigneur, de quel côté allons nous.

ULRIC, *à mi-voix*

Vers le château d'Ursinken.

ALEXIS, *à part.*

Au château d'Ursinken, l'asile qui renferme Clémence !

FABRICE, *à part.*

Je le vois, nous allons à la chasse des revenans.

(M.) (Ulric et Fabrice se retirent après avoir salués le Comte, ils sont accompagnés de Woalter. Raymond les suit, suivi et précédé de ses va ssaux.)

ALEXIS, *bas à Elvanor.*

Prépare mes équipages, je prétends le suivre et connaître ses desseins.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une forêt ; à la gauche du spectateur est un pavillon formant un angle vû des deux côtés, tenant à une terrasse qui se prolonge jusqu'à une tourelle ; au bas du pavillon est une porte qui y communique, un banc de pierre est auprès : à la droite du spectateur est un banc de gazon. Le fond du théâtre représente plusieurs rochers ; parmi lesquels on distingue l'entrée d'un souterrain.

SCENE PREMIERE.

WOALTER.

(Au lever du rideau, on apperçoit Woalter dans une attitude immobile, les yeux fixés vers le souterrain.)

Je suis donc enfin sorti du château de Dornheim, de ce lieu d'horreur, pour retourner dans un séjour bien triste.... Mais qu'elle différence ! dans l'un je suis obligé de rendre hommage à un tyran que je déteste, et dans l'autre je suis l'ami du plus malheureux et du plus vertueux des hommes. (*regardant autour de lui.*) C'est ici que le barbare Raymond, par une trahison infâme, fit percer de coups le respectable Gustave. Que ce lieu pour celui qui connaît les forfaits de ce monstre est imposant, mais pour moi toute l'horreur se dissipe quand je songe que c'est ici même que j'eus le bonheur de sauver mon bienfaiteur et mon souverain. L'arrivée du chevalier Ulric au château de Dornheim m'a fait espérer de rendre Gustave au bonheur ; les questions qui lui furent faites par Raymoud ont jetées le trouble dans mon ame ; le Comte à reconnu dans ce chevalier le fils de son malheureux parent. Il a juré sa perte, mais je veille sur ses jours, et je saurai détourner les poignards des assassins, dont il est environné. Je vais instruire l'infortuné Gustave de ces évènemens, et lui apprendre que son fils respire... Que vois-je ? ô bonheur ! Ulric s'avance vers ces lieux...Dérobons nous un moment à ses regards ; confident du comte de Dornheim, je dois lui être suspect ; c'est dans la caverne même et près de Gustave qu'il doit être instruit de son sort, servons nous de son intrépidité, et, par de vains prestiges, déterminons-le à y pénétrer.

(Il se cache derrière une touffe d'arbres au moment ou Ulric entre en scène.) (M.)

SCENE II.

WOALTER *caché*, ULRIC.

ULRIC.

Voici le séjour qu'habite Clémence! celle qu'Ulric à toujours adoré... Comment m'introduire chez elle? mais, que dis-je? pourquoi la voir... pourquoi l'aimer, puisqu'elle m'est infidelle! Alexis en est aimé!... Oui, mon parti est pris, je dois la fuir à jamais et étouffer dans mon cœur des sentimens qui trop long-tems firent ma félicité... un plus long séjour dans cette contrée me deviendrait funeste; l'avis qui m'a été donné au château de Dornheim me contraint à ne point différer mon départ... Oui, je veux, en oubliant la perfide Clémence, consacrer ma vie à défendre la vertu opprimée.

(il réfléchit.)

WOALTER, *à part.*

De si nobles sentimens m'annoncent qu'il est réellement le fils de Gustave; le moment est favorable pour l'exécution de mon projet... Sachons en profiter.

(M.) (Il entre dans la caverne, fait entendre plusieurs bruits de chaînes, ce qui fait sortir Ulric de ses réflexions.)

ULRIC, *étonné.*

Quel bruit se fait entendre? *(il approche de la caverne, en cherche l'issue.)* Que vois-je! l'issue d'un souterrain, serait-ce le lieu si redouté par les habitans de ces contrées. (*les bruits de chaînes redoublent.*) Je n'en puis douter... Hommes mystérieux qui habitez ces souterrains, craignez la présence d'Ulric, s'il pénètre dans cet infernal séjour, il saura déjouer vos perfides intentions.

WOALTER, *en dedans.*

Ce séjour nest point habité par le crime, c'est l'asile du malheur.

ULRIC, *avec transport.*

Raison de plus pour y pénétrer, celui qui se déclare le protecteur de l'infortuné, doit tout tenter pour le mettre à l'abri de la persécution.

(M.) (Il se dispose à entrer dans le souterrain, il avait déjà écarté, avec son épée, les branchages qui en obstruaient l'entrée, lorsque Clémence et Berthe se mettent à la fenêtre. Clémence en s'accompagnant sur la guitare, chante les couplets suivant : Ulric reste immobile et écoute avec la plus grande attention.)

SCENE III.

ULRIC, CLÉMENCE, BERTHE.

ULRIC.

Deux femmes...

CLÉMENCE.

» Echo témoin de la douleur,
« Des larmes que verse Clémence ;
» Celui qui captiva son cœur,
» A fui pour jamais sa présence :
» Répète ses plaintifs accens,
» Ils expriment sa vive flamme,
» Qu'il connaisse tous ses tourmens,
» Que seul il occupe son ame.

ULRIC, *transporté de joie.*

Est-ce une illusion ! non, je n'en puis douter, c'est elle, c'est Clémence.

CLÉMENCE, *continuant.*

Par le plus rigoureux destin,
Maintenant on la sacrifie,
Et celui qui reçoit sa main
Fera le malheur de sa vie :
D'Ulric séparée en ce jour
Elle éprouve une peine extrême,
Car l'hymen moins fort que l'amour
Laisse son cœur à ce qu'elle aime.

ULRIC.

Ulric ! le trop heureux Ulric pourrait vous oublier.

CLÉMENCE.

Ulric !

ULRIC.

Clémence, vous connaissez bien peu le pouvoir de vos charmes, pour croire que le tems à détruit l'impression qu'ils ont fait sur mon cœur ; que ce fortuné moment me dédommage bien des tourmens affreux que m'a causé votre absence.

CLÉMENCE.

Ulric, vous m'avez surpris un aveu que je cherchais à renfermer pour jamais dans mon cœur, je ne peux être à vous, le margrave d'Ursinken, mon père...

ULRIC.

Envain vous voudriez combattre ma résolution, je sais tout, vous dis-je, et j'opposerai à la tyrannie du comte de Dornheim le courage d'un véritable amant. Tant que vous fûtes heureuse;

je renfermai dans mon ame un sentiment qui aurait pu vous offenser : mais aujourd'hui que vous avez avouée que le malheureux Ulric ne vous était point indifférent, (*avec transport.*) et qu'un indigne rival, autorisé de l'aveu de votre père, prétend vous asservir, consentez à fuir ces lieux pour vous unir à moi, (*tirant son épée.*) ou ce fer...

CLÉMENCE, *avec effroi.*

Ulric !

(*Au mot d'Ulric, Alexis qui traverse le théâtre, se retourne.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ALEXIS, *dans le fond du théâtre.*

ALEXIS, *à part.*

Ulric avec Clémence !...

ULRIC, *à Clémence.*

Vous arrêtez le coup qui devait me donner la mort, et par vos refus, vous m'arrachez la vie.

CLÉMENCE.

Puis-je enfreindre les ordres de mon père...

ULRIC, *l'interrompant.*

Votre père ! je ne le reconnais plus puisqu'il vous sacrifie.

CLÉMENCE.

Le comte de Dorneim le contraint peut-être...

ULRIC.

Eh bien ! ce sera sur lui que tomberont mes premiers coups.

(*Berthe apperçoit Alexis et ne peut contenir son étonnement.*)

BERTHE.

Alexis !...

ALEXIS.

Silence !

ULRIC.

Chère Clémence, un mortel vertueux peut seul vous appartenir, je vous conjure, au nom du plus tendre amour, consentez à vous unir à ma destinée : mon existence est inséparable de la vôtre !

(M.) (Pendant cette scène, Clémence paraît accablée de la plus vive douleur, revenant à elle, elle détache une plume blanche de son chapeau et la jette à Ulric.)

CLÉMENCE.

Cher Ulric, vous triomphez, je m'abandonne à vos soins généreux ; prenez cette plume, mettez-là sur votre casque, c'est elle qui, lorsque la nuit commencera à paraître, vous fera reconnaître de la femme qui sacrifie tout pour vous prouver son amour.

ALEXIS, *à part.*

Le perfide ! je saurai me venger !

ULRIC.

Mon amie, croyez que les plus chers désirs d'Ulric sont d'assurer pour jamais votre félicité, et qu'il jure, foi de chevalier, d'unir son sort au vôtre. (*M.*)

(Pendant qu'Ulric et Clémence expriment leur satisfaction, Alexis peint sa douleur à Berthe, ce qui fait tableau, Ulric monte sur le banc et exprime, sur la main de son amante, des baisers plein de feu, qui peignent le délire de son imagination. A l'autre angle du pavillon, Alexis exécute la même scène avec Berthe; mais en place de lui prodiguer des caresses, il lui donne une bague qu'il tire de son doigt pour l'engager a lui être favorable auprès de Clémence. Berthe; lui fait signe de ne pas la trahir, et craignant qu'Alexis n'ait point compris les signes et le point de raliment qui doit favoriser l'enlèvement, dit derrière Clémence et comme si elle parlait à Ulric.)

BERTHE.

Ce soir, à minuit, prenez un manteau blanc; ayez sur votre casque la plume qui vous a été donnée; vous trouverez la clef du pavillon sous le banc de pierre. . . n'y manquez pas. (*à Clémence.*) Madame, une plus longue absence du château.

CLÉMENCE, *à Ulric.*

Il faut nous séparer.

ULRIC.

Dans trois heures je serai près de vous.

BERTHE, *à Ulric.*

Seigneur, éloignez-vous de ces lieux, la moindre indiscrétion pourrait nous perdre.

ALEXIS, *à Berthe.*

Je ne manquerai point au rendez-vous.

ULRIC.

Adieu, Clémence, adieu.

(M.) (Actions minces qui peignent la tendresse des deux amants et les regrets de se séparer. Ulric, Clémence et Berthe se retirent. Alexis sort de l'endroit où il se tenait caché, et suit des yeux Ulric qui s'éloigne; il peut à peine contenir son indignation, après plusieurs actions il avance sur la scène.)

SCENE V.

ALEXIS.

Le désespoir où mon âme est plongée ne peut se peindre ! les preuves d'amour que la perfide Clémence accorde à mon rival, ne font qu'augmenter mon indignation et ma rage ! Mais ne crois pas échapper à mon ressentiment; aujourd'hui même tu seras en mon pouvoir; tu céderas à mes tendres sollicitations, ou j'exercerai sur toi le pouvoir le plus tyrannique.

Exécutons, sans balancer, le projet que j'ai formé de la conduire au château de Lindau; c'est là que Clémence recevra le don de ma main, si elle ne veut éprouver les plus cruels tourmens. Revêtu des mêmes armes qu'Ulric; à l'aide de Berthe, que j'ai su gagner par de riches présents, il me sera facile de l'enlever. Rejoignons Elvanor pour lui communiquer mes dernières volontés.
(*M.*) (*Au moment où il disparaît, Woalter sort de la caverne.*)

SCENE VI.

WOALTER.

Ulric est disparu! qui peut l'avoir empêché de pénétrer dans ce souterrain?... Aurait-il trompé mon attente? Ulric aurait-il cédé à l'impulsion d'une vaine terreur?... Comment éclaircir mes doutes? quel parti prendre?... (*M.*) Fabrice avance de ce côté, dérobons-nous à ses regards.
(*M.*) (*Il entre dans la caverne.*)

SCENE VII.

FABRICE.

Je ne sais plus ce que je fais, ce maudit château de Dornheim fait tourner la tête à tout le monde; j'ignore ce que le chevalier Ulric est devenu, je le cherche partout sans pouvoir le rencontrer, n'ayant, pour toute compagnie, que son cheval et le mien, que j'ai attaché à un arbre dans cette forêt... Mais, voici une belle demoiselle qui sort de ce château: si c'était celui d'Ursinken?... Abordons-là, peut-être pourra-t-elle me donner qu'elques éclaircissemens sur mon maître.

SCENE VIII.

FABRICE, BERTHE.

FABRICE.

Bonjour, mademoiselle; pourriez-vous me dire quel est ce château?

BERTHE.

Pourquoi cette question?

FABRICE.

C'est que je voudrais bien le savoir.

BERTHE.

Qui êtes-vous?

FABRICE.

Qui je suis?

BERTHE.

Oui, qui êtes-vous ?

FABRICE.

Fabrice, pour vous servir.

BERTHE.

Fabrice ! je n'ai jamais entendu prononcer ce nom.

FABRICE.

Parbleu, je le crois bien, puisque nous ne nous sommes jamais vu. Et le chevalier Ulric ?

BERTHE.

Vous le connaissez ?

FABRICE.

Tiens, si je le connais, c'est mon maître ; et comme je savais qu'il devait ce rendre au château d'Ursinkeu, pour voir mademoiselle Clémence, je venais savoir s'il y était encore.

BERTHE.

Il n'y est plus.

FABRICE.

Ah ! mon dieu, qu'est-ce que vous me dites-là !

BERTHE.

C'est la vérité. (*à part.*) Il me vient une idée ! je puis lui remettre le billet qui instruit Ulric que l'enlèvement projété ne peut avoir lieu que demain ; par ce moyen, le seigneur Alexis n'aura rien à craindre pour accomplir ses desseins.

FABRICE.

Eh ! bien, qu'est-ce que vous marmottez donc là entre vos dents.

BERTHE.

Mon ami, sois tranquille, ton maître ne tardera pas à se rendre en ces lieux ; tu peux l'attendre, et tu lui remettras ce billet de la part de mademoiselle Clémence.

FABRICE.

Quoi ! vous croyez...

BERTHE.

Oui, te dis-je, et sois sans inquiétude. (*à part.*) Je vais disposer ma maîtresse à partir aussitôt l'arrivée d'Alexis. (*haut.*) Adieu, M. Fabrice.

FABRICE.

Quoi ! vous me laissez seul au milieu de cette forêt ?

BERTHE.

Je ne puis vous tenir compagnie plus long-tems. Adieu.

FABRICE.

Adieu donc.

SCENE IX.

FABRICE.

Je ne suis pas trop rassuré d'attendre mon maître ici... Ah ! mon dieu ! mon dieu ! qu'il est cruel d'être ainsi exposé ! C'est fait de moi, je vais être assassiné... Je tremble. (*M.*) (*il parcourt le théâtre, le bruit des feuilles augmente sa frayeur.*) Ah ! maudite peur, faut-il que tu ayes tant d'empire sur moi... Que dis-je ? je crois bien que l'on peut être effrayé à cette heure, dans une forêt aussi obscure, sans passer pour poltron. Mais, outre cela, si j'étais un esprit crédule, d'après tout ce que j'ai entendu dire au château d'une certaine caverne qui, d'après les renseignemens que l'on m'a donné, n'est plus loin d'ici. (*M.*) (*Des bruits de chaînes se font entendre. Effrayé.*) Le bruit de ses chaînes, les gémissemens qui viennent de partir de ce côté, me prouvent que ce que l'on m'a dit n'est, hélas ! que trop vrai. (*avec réflexion.*) Mais enfin, comment m'éloigner de ces lieux ? si je fais un pas, les démons vont s'emparer de moi : je crois que le plus sage parti est de payer d'effronterie et de sembler les braver. (*il tire son épée et parcourt le théâtre.*) Hommes malfaisans, ou esprits aériens qui prétendez m'intimider, sachez que le brave chevalier Ulric saura déjouer vos perfides intentions. (*M.*) (*De nouveaux bruits de chaînes se font entendre.*) Et que mon maître et moi... saurons ..

(M.) Le bruit de chaînes redouble ; un vif éclat de lumière brille au milieu de la caverne.)

(*Effrayé.*) Je suis mort.

LA VOIX.

Fabrice, si tu aimes ton maître, engage-le à pénétrer dans cet endroit redoutable avant minuit.

(M.) Par un pouvoir magique une lanterne avance d'elle même près Fabrice.)

LA VOIX.

Prends cette lumière.

FABRICE.

Non, non, je n'en veux point.

LA VOIX.

Prends cette lumière, te dis-je, ou crains ma vengeance ! elle doit guider ton maître pour pénétrer dans ces sombres demeures.

FABRICE, *prenant la lanterne.*

Monsieur l'esprit, je vous obéis

(M. (Fabrice est toujours prosterné, Ulric arrive, reconnait son Ecuyer et est surpris de le voir dans cette attitude ; il va pour le relever, Fabrice lui dit en tramblant.)

SCENE X.

ULRIC, FABRICE.

FABRICE.

Grace ! grace ! messieurs les esprits ! (*il lève la tête et apperçoit son maître.*) Que vois-je ? mon cher maître !

ULRIC.

Mais, mon pauvre Fabrice, que faisais-tu là, dans cette attitude suppliante.

FABRICE.

Ah ! seigneur, sans vous, j'étais perdu ; mais il paraît que les ayant mis en fuite...

ULRIC.

Comment ? qui ?

FABRICE.

Les revenans !

ULRIC.

Les revenans !

FABRICE.

Tenez, voyez plutôt.

ULRIC.

Eh bien ?

FABRICE.

Vous ne voyez pas la lanterne, ce sont eux qui m'en ont fait présent.

ULRIC.

Explique-toi, car je ne te comprends pas.

FABRICE.

Je suis si saisi, que je ne puis vous raconter...

ULRIC.

Insipide poltron, me diras-tu ce que tu as vu ?

FABRICE.

Selon votre ordre, m'étant rendu ici, après avoir manqué mille fois d'être assassiné, je vis la suivante de mademoiselle Clémence qui me remit ce billet pour vous.

ULRIC, *avec précipitation.*

Un billet !

FABRICE.

Oui, un billet.

ULRIC, *lui arrache des mains.*

Donne donc et approche cette lumière. (*il lit.*)

« Berte au chevalier Ulric.

» Chevalier,

» Nous ne pouvons nous trouver ce soir au rendez-vous in-

» diqué, la fuite projetée pour cette nuit ne pourra s'effectuer
» que demain à pareille heure. »

(*Avec douleur.*) O sort fatal ! quand cessereras - tu de me persécuter ? Quoi ! lorsque je touchais au moment heureux où pour jamais...

FABRICE, *l'interrompant.*

Il me paraît, seigneur, que vous n'avez plus affaire en ces lieux, c'est pourquoi mon avis serait de nous éloigner au plus vîte. (*à mi-voix.*) Je vous crois trop prudent pour répondre à la sommation qui vous a été faite par les esprits qui habitent cet affreux souterrain.

ULIC, *étonné.*

Comment sais-tu que, me trouvant ici, une voix m'apprit que cette caverne était l'asile du malheur.

FABRICE.

Mais, tout-à-l'heure encore, une voix s'est fait entendre, et m'a dit d'un ton menaçant : « Fabrice, si tu aimes ton maître, engage-le à pénétrer dans ce lieu redoutable avant minuit ; prends cette lumière, elle doit guider ton maître pour pénétrer dans ces sombres demeures ! »

ULRIC.

Encore un défit ? Eh bien, oui, je vais y pénétrer ; mais, tremblez ! car Ulric, par deux fois défié, n'en sera que plus redoutable !

FABRICE.

Mais, mon cher maître, est-ce que cette lumière est suffisante pour guider vos pas ? Tenez, croyez-moi, renoncez à ce projet (*M.*) (*Au même instant, la caverne paraît illuminée. On entend sonner minuit.*)

ULRIC.

Fabrice, prend ce manteau et va m'attendre à l'autre extrêmité du parc d'Ursinken ; pour moi, qu'une force irrésistible entraîne vers ce sombre séjour, je vais, encouragé par une conscience sans reproche, animé par le souvenir d'une amante chérie ; (*Tirant son épée.*) aidé de ce glaive, arme vengeresse du malheureux opprimé, mettre à fin cette mystérieuse aventure.

FABRICE.

Dieux ! épargnez les jours de mon cher maître et les miens s'il vous plaît.

(M) (Pendant qu'Ulric entre dans la caverne, Alixis, sous le costume d'Ulric, descend à travers les rochers, il est accompagné d'Elvanor, son écuyer. Surprise de Fabrice.)

SCENE XI.

FABRICE, ALEXIS, ELVANOR.

FABRICE.

O ciel ! que vois-je? comment cela se peut-il faire ? je suis bien certain d'avoir vu entrer mon maître... Ah ! c'est fini ! il y a du sortilège dans tout ceci... Mais, c'est bien lui .. si je l'abordais... non, non, je pourrais me tromper, et ce serait fait de moi. Cachons-nous derrière ce buisson, voyons un peu quel est cet esprit-là. (*il se cache.*)

(M.) (Alexis s'approche de la petite porte, frappe trois coups dans la main, la porte s'ouvre, on voit paraître Berthe.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, BERTHE.

BERTHE.

Est-ce vous, seigneur Alexis ?

ALEXIS.

Moi-même, ma chère Berthe ; et Clémence ?

BERTHE.

Elle sera bientôt en votre pouvoir. (*M.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CLEMNCE, *voilée.*

(*Alexis prend la main de Clémence, la baise avec transport.*)

CLEMENCE.

Cher Ulric ! où me conduisez-vous ?

(M.) (Alexis lui fait signe de garder le silence, Clémence fait quelques difficultés pour le suivre.)

BERTHE.

Du courage, madame, les momens sont précieux !

(Alexis, après plusieurs démonstrations d'amour parvient à l'entraîner.)

FABRICE, *à mi-voix.*

Il faut prévenir le chevalier Ulric de ce fatal évènement.... Entrer dans cette maudite caverne, c'est me vouer à une mort certaine... n'importe, je me sacrifie pour le bonheur de mon maître.

(M.) (Tandis qu'Alexis remonte les rochers, la caverne s'éclaire, Fabrice met l'épée a la main, il entre dans le souterrain après quelques difficultés.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une caverne obscure pratiquée dans des rochers ; un gros pilier de quatre pieds de diamètre soutient la caverne et la partage en deux arcades ; à la droite du spectateur est un rocher. Sur le côté de l'arcade à gauche de la scène, est un tombeau sur lequel est placé une épée, au-dessous du tombeau est une porte secrète d'un autre souterrain. Dans le fond de la caverne, est un chemin tortueux pratiqué à travers les rochers.

SCENE PREMIERE.

GUSTAVE, WOALTER.

WOALTER, *introduisant Gustave par l'issue secrète.*

INFORTUNÉ Gustave, appuyez-vous sur moi, vous frémissez... Vous ne pouvez voir sans horreur un lieu où fut commis le plus abominable forfait... Le monstre qui croit vous avoir porté le coup mortel est en proie aux plus affreux tourmens. Son ame déchirée par les remords, veut se contraindre en bravant la destinée ; mais la vengeance céleste plane sur sa tête, son supplice est dans son propre cœur.

GUSTAVE.

C'est envain que tu veux porter le calme dans mon ame; mes malheurs ne peuvent s'oublier...Mais, bon Woalter, pourquoi m'amener en ces lieux ? que signifie ce tombeau, cette épée !

WOALTER.

C'est dans l'espoir de vous rendre un jour au bonheur.

GUSTAVE.

Explique toi.

WOALTER.

A votre inçu, j'ai rendu, depuis deux ans, cette caverne l'effroi des habitans de ces contrées ; votre frère Raymond, effrayé par ses crimes, plus encore par mes prestiges, n'approche qu'en tremblant de ces lieux... A la veille de contracter une alliance avec Clémence, fille du Margrave d'Ursinken.

GUSTAVE.

Quoi ! le Margrave, mon ancien frère d'armes, donnerait la main de Clémence...

WOALTER.

Cet hymen n'est point encore fait, j'ai su instruire le Margrave de votre existence par une lettre anonyme, et lui-même à envoyé un message au Comte pour le prévenir qu'il suspendait l'alliance qu'il devait contracter avec lui; je vous l'ai dit, seigneur, l'arrivée du chevalier Ulric au château de Dornheim, son courage m'ont fait espérer de mettre un terme à vos souffrances ; j'ai su l'attirer en ces lieux. Calmez vos inquiétudes, mon cher maître, bientôt vos oppresseurs seront punis, le glaive des lois frappera les coupables.

GUSTAVE.

Espoir chimérique, Woalter, consigné par mes malheurs dans ce sombre séjour, je veux y terminer ma carrière.

WOALTER.

Seigneur, oubliez-vous que votre épouse mourante laissa au berceau un fils dont vous ignorez l'existence. Ce fils dont le souvenir vous fait souvent verser des larmes.

GUSTAVE.

Eh bien ?...

WOALTER.

Il vous sera rendu, Seigneur, et avant peu il embrassera les genoux de son père.

GUSTAVE.

Achève, mon ami. Quoi, je serais assez heureux....

WOALTER.

Apprenez...

(M.) (Au même instant un grand bruit se fait entendre. Ulric, l'épée à la main, descend avec précipitation à travers les rochers.)

WOALTER, *continuant.*

Je ne me trompe pas, c'est lui ! oui, l'intrépide Ulric à surmonté tous les obstacles. Le voici, évitons sa présence, il n'est pas encore tems de nous montrer à ses yeux. (*M.*) (*il l'entraîne dans le souterrain.*)

SCENE II.

ULRIC, *l'épée à la main regardant de tous côtés.*

Quel sombre séjour! que d'obstacles à vaincre pour y pénétrer !... que d'abimes se sont ouverts sous mes pas ! (*M.*) (*Actions qui peignent son étonnement.*) Quel trouble s'empare de mes sens ! (*M.*) pour la première fois, mon cœur éprouve une émotion que je ne puis définir... Eloignons toutes idées su-

pertitieuses, un moment de crainte serait une tache à la gloire d'Ulric. (*M.*) (*Ulric parcourt le théâtre, l'inscription suivante paraît aussitôt sur la tombe.*) Que vois-je ! (*Ci gît le légitime souverain de Dornheim qui fut assassiné, ses mânes demandent vengeance.* (*l'inscription disparaît.*) Dieu ! secondez mon courage, aidez-moi à dévoiler cet affreux mystère... Victime infortuné, je jure sur ce tombeau et sur cette épée de ne point prendre de repos que tes mânes ne soient vengés.(*M.*) (*la porte secrète s'ouvre. Gustave paraît, étonnement d'Ulric.*)

SCENE III.

ULRIC, GUSTAVE, WOALTER.

GUSTAVE.

Ulric, Gustave reconnaissant, quitte le sombre séjour des morts pour s'offrir à tes regards et te faire le récit de ses malheurs.

ULRIC.

Qu'ai-je entendu ? est-ce une illusion ? cessez de vouloir m'éprouver ; nomme moi tes assassins, tu seras vengé.

GUSTAVE, *s'offrant à ses regards.*

Ulric, ton intrépidité à surmonté tout les obtacles qui, depuis si long-tems en imposent aux crédules habitans de ces contrés. Dans ce séjour d'horreur, gémit depuis deux ans, un souverain vaincu par la plus infâme thahison, et cet infortuné est Gustave de Dornheim, l'époux d'Isabelle Wonglatzdorf.

ULRIC, *tombant à ses pieds.*

Mon pere ! O ciel !

GUSTAVE.

Ton père ! Dieu tout puissant, reçois mon hommage, tu me rends mon fils, mes malheurs sont oubliés. Ulric, cher Ulric, viens dans mes bras... Non, je n'en puis douter, l'émotion que j'éprouve en ce moment, me dit assez que je suis le plus fortuné des père.

ULRIC.

Mais, seigneur, par quel affreux évènement fûtes vous contraint à vous ensevelir dans cette ténébreuse retraite... comment le comte de Dornheim...

WOALTER.

Il fut son assassin.

ULRIC.

Le monstre...

GUSTAVE.

Je dois la vie à ce fidèle serviteur, à ce généreux ami.

WOALTER.

Quelqu'un pourrait nous surprendre, Raymond instruit que vous avez pénétré dans ce souterrain, où il croit avoir déposé le corps de sa victime, cherchera sans doute à suivre vos traces pour vous immoler à son ressentiment.

ULRIC.

Qu'il vienne... il éprouvera les justes effets de mon indignation et bientôt sa mort...

WOALTER.

Suspendez, cher Ulric, une juste vengeance. A l'aide de quelques amis qe je vais introduire en ces lieux, nous sortirons de ce tombeau; une fois à l'abri des persécutions de Raymond, il nous sera facile de le démasquer à la cour de l'Empereur. Il ne peut échapper au glaive meurtrier suspendu sur sa tête, et Gustave victorieux, rentrera dans ses domaines, aux acclamations de ces vassaux qui s'empresseront à lui présenter leurs hommages. (*il sort.*) (*M.*)

SCENE IV.

ULRIC, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Tu vois, mon fils, que dans mon infortune il me restait encore un ami.

ULRIC.

Mais, seigneur, daignez m'expliquer les motifs qui ont engagé votre barbare frère.

GUSTAVE, *l'interrompant.*

Je vais te satisfaire : ton aïeul me fit partir pour la Pologne, en passant à Prague, je vis Isabelle Vonglatzdorff., ta mère ; issue d'une des plus anciennes familles de la Bohême, mais peu fortunée; ses charmes et ses vertus captivèrent mon cœur, ne pouvant obtenir sa main du consentement de mon père, je l'épousai secrètement ; onze mois après notre union, je partis pour combattre les ennemis de mon pays, je fus fait prisonnier, et après dix-huit ans de captivité, je parvins à me sauver ; retournant à Prague, j'appris que le bruit de ma mort avait conduit mon épouse au tombeau, que l'on ignorait ta destinée; je revins dans ma patrie pour prendre possession du comté de Dornheim ; mais à mon arrivée, je fus accusé d'avoir conspiré contre mon souverain; mais n'ayant point de preuves, on ne peut attenter à ma liberté; désespéré, je résolus de finir mes jours dans mes domaines : lorsque Raymond, mon allié, instruit de mon approche, à la tête d'une troupe de Scélérats, dévoués à ces intérêts, me dresse une ambuscade dans cette fo-

rêt, je me défendis long-tems avec intrépidité, mais succombant sous le nombre, je tombai baigné dans mon sang; mes ennemis me crurent mort et me précipitèrent dans ce souterrain. Woalter, écuyer du comte de Dornheim, mon père instruit qu'il venait de ce commettre un crime, guidé par un mouvement de générosité, s'empresse de suivre les traces de sang; il me donna ses soins, et me transporta dans une partie habitable de cette caverne, où depuis il n'a cessé de me prodiguer les secours les plus généreux.

ULRIC.

O crime abominable !

(*Des cris se font entendre dans le souterrain.*) (*M.*)

GUSTAVE.

Mon fils, notre retraite est découverte.

FABRICE, *sans être vu.*

Seigneur Ulric, mon cher maître, à mon secours.

ULRIC.

Je connais cette voix, on m'a nommé...

(M.) (Fabrice paraît aussitôt à l'entrée du souterrain, saute par dessus le tombeau et vient se jeter aux pieds de son maître.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, FABRICE.

ULRIC.

Eh ! mon pauvre Fabrice, qui t'amène en ces lieux ! calme ta frayeur... D'où viens-tu ?

FABRICE.

Je n'en sais rien, et sais ancore moins par où je suis passé, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il est arrivé, bien des choses extraordinaires après que vous m'avez quitté. A peine étiez vous entré dans cet affreux repaire... (*Il tire son maître à l'écart.*) mais un instant, seigneur, puis-je, sans indiscrétion, parler devant cet homme-là ?

ULRIC.

Plus de respect, Fabrice, en parlant de cet infortuné, il est mon père, le légitime souverain de Dornheim.

FABRICE.

Quoi ! c'est... Ah ! mon dieu, ah ! seigneur ! ah ! mon prince ! je suis... j'éprouve... je... je continue; je vous disais donc qu'après que vous fûtes entré, un chevalier, revêtu des mêmes armes que vous et d'une plume blanche sur son casque, enleva mademoiselle Clémence et disparut aussitôt avec elle. Outré, indigné, d'une si infâme trahison, je me suis élancé... sur vos traces pour vous instruire de ce fatal évènement... A

peine avais-je pénétré à l'entré de la caverne, que je rencontrai le sénéchal, ce bon monsieur Voalter, je lui appris ces détails, il me promit d'en instruire sur-le-champ le margrave d'Ursinken pour faire courir après le ravisseur, et il m'indiqua la route que je devais prendre pour m'introduire auprès de vous.

ULRIC.

Clémence m'est ravie ! ô désespoir !

GUSTAVE.

Calme tes allarmes, mon fils, le ravisseur ne peut échapper aux poursuites du Margrave, ton amante te seras rendue.

FABRICE.

Oui, oui, on ravira au ravisseur, celle qu'il a ravie et qu'il n'avait pas le droit de ravir.

ULRIC.

Non, je ne puis perdre Clémence sans voler à son secours ; il faut que mon infame rival périsse de ma main.

GUSTAVE.

Arrêtez, mon fils.

ULRIC.

Je n'écoute rien.

GUSTAVE.

Ton père va tomber sous le poignard des assassins si tu t'éloignes.

ULRIC.

Quelle affreuse situation est la mienne.

(M) (On entend un grand bruit dans le souterrain. Consternation.)

FABRICE.

Nous ne sortirons pas vivant de cette maudite caverne, pour moi je me regarde déjà comme mort et enterré (*Il remonte la scène et revient aussitot tout effrayé.*) Deux hommes entraînent une femme de ce côté...

ULRIC.

Dieux ! si c'était... Volons la défendre.

GUSTAVE.

De la prudence, mon fils, nous pouvons approfondir ce mystère ; derrière ce tombeau il nous sera facile d'épier leurs démarches, et si ses jours sont en danger, nous la délivrerons de ces assassins.

(M) (Gustave entraine Ulric malgré lui ; il se tiennent cachés.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALEXIS, CLEMENCE.

ALEXIS.

Avancez, madame, avancez, toute résistance est inutile, vous êtes en ma puissance, la mort seule peut nous séparer.

CLÉMENCE.

Scélérat ! je le vois, je suis victime de la plus lâche perfi-

dic ! Va, monstre, désabuse-toi ! si une infâme trahison m'a mise en ton pouvoir, ton triomphe n'aura point de durée ; crois que je préfère la mort à l'horreur d'unir ma destinée à la tienne.

ALEXIS.

La fureur vous égare, madame, c'est à tort que vous m'accusez de cruauté ; en vous délivrant de la tyrannie du comte de Dorheim et du Margrave votre père, je jure sur l'honneur que votre félicité était mon seul but. J'ai tout sacrifié pour vous posséder, fortune, dignités, je me suis attiré la haine du Comte. En cet instant, poursuivi par les hommes d'armes de votre père, qui déjà se sont emparés de la malheureuse Berthe et de mon écuyer, je ne trouve d'autres moyens, pour me soustraire à leurs recherches, que de m'ensevelir dans ces retraites obscures; je saurai tromper la surveillance de mes persécuteurs, et demain, au lever de l'aurore, nous serons sur les terres du comté de Lindau, où je pourrai braver leur courroux et m'occuper du soin de mériter votre confiance et d'assurer votre bonheur.

CLEMENCE.

Barbare ! puisque les larmes de la vertu persécutée sont pour toi le spectacle le plus ravissant, assouvi ta rage, et délivre moi d'une vie que ta présence me rend odieuse.

ALEXIS.

Perfide ! le dédain que tu fais de mon amour, me donne le courage de la surmonter ! c'est envain que tu chercheras à m'attendrir, je serai inexorable ; tu uniras ta destinée à la mienne où ta mort me vengera de tes refus.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ULRIC.

(Au même moment, Ulric, qui était sorti du souterrain, et qui se trouve masqué par le pilier, dit :)

ULRIC.

Ne crains rien ; Clémence, le ciel veille sur toi.

CLEMENCE.

Qu'entends-je ?

ALEXIS.

Silence ! on a parlé. (*il tire son épée.*) Voyons. (*à Clémence.*) Si vous faites un pas, votre mort est certaine.

(M.) (Il passe devant le pilier ; Ulric tourne autour du pilier, en suivant les mouvemens d'Alexis, toujours masqué par le pilier. Lorsqu'Alexis est parvenu devant le tombeau, il dit :)

ALEXIS.

Que vois-je ?

(Ulric qui, dans ce moment, est de l'autre côté du pilier, se trouve apperçu par Clémence qui s'écrie :)

CLEMENCE.

C'est Ulric !

ULRIC.

Chut !...

ALEXIS.

On parle encore ! c'est de ce coté !

(M.) (Ulric prend Clémence par la main, la fait passer devant le pilier sur l'avant-scène, pendant le tems qu'Alexis tourne par derriere le pilier pour retourner au lieu d'où il est parti, et d'où il a entendu la voix; Ulric et Clémence entrent dans le souterrain dont l'issue se ferme aussitôt. Alexis exprime sa surprise et son indignation de ne plus retrouver Clémence à l'endroit où il l'avait laissé.)

SCENE VIII.

ALEXIS, *avec fureur.*

Elle m'est échappée ! je suis trahi ! Parcourons toutes les sinuosités de ce souterrain, et malheur au téméraire qui a osé soustraire ma victime. (*Après plusieurs recherches.*) Soins superflus ! elle s'est soustraite à ma surveillance !... Que faire ? que devenir ?... Je ne puis rentrer au château de Dornheim ! le Comte, instruit de l'enlèvement de Clémence, ne portera-t-il pas sa fureur jusqu'à venger, dans le sang de son fils, la perte d'une femme qu'il adorait, et dont il se voit séparé pour toujours. (*On entend du bruit dans le fond du souterrain.*) Que signifie ce bruit ? (*il remonte la scène.*) Des gardes s'avancent de ce côté.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, WOALTER, Gardes.

(M.) (Au moment où il va pour sortir, Woalter, avec plusieurs gardes descendent les rochers.)

ALEXIS.

Des gardes avancent de ce côte, on est à ma poursuite. Je saurai me défendre. (*M.*) (*Woalter arrive sur l'avant-scène avec ses gardes.*) C'est Woalter !

WOALTER, *à part, après avoir reconnu Alexis.*

O ciel ! je te rend grâce ! on ne m'a point trompé, c'est Alexis, mon projet peut s'accomplir.

ALEXIS.

Sénéchal, que venez-vous faire en ces lieux?

WOALTER.

Mettre en exécution un ordre de mon souverain. Soldats, arrêtez ce chevalier.

ALEXIS.

On ose attenter à ma liberté.

WOALTER.

Point de résistence, seigneur, c'est la volonté du Comte, voici l'ordre signé de lui.

ALEXIS.

Qui peut autoriser un acte aussi arbitraire.

WOALTER.

Le Comte, votre père, et le margrave d'Ursinken, auquel vous avez enlevé une fille chérie, vous donneront les détails dans lesquels il ne m'appartient point d'entrer; ne me contraignez point à user de violence, et ne me forcez point à oublier que vous êtes le fils de mon souverain.

ALEXIS.

Je me rends au château de Dornheim; mais que tous ceux qui ont participés à l'outrage qui m'est fait, tremblent! la vengeance qu'Alexis saura en tirer sera terrible!

WOALTER.

Soldats, vous me répondez de la personne du seigneur Alexis; mais, cependant, n'oubliez pas les égards que vous devez à son rang.

ALEXIS, *aux soldats.*

Marchez, je vous suis.

(M.) (Au moment ou les soldats emmènent Alexis, Ulric, Clémence, Gustave et Fabrice sortent de leur retraite, Woalter leur fait signe de ne point parler.)

SCENE X.

WOALTER, GUSTAVE, ULRIC, CLÉMENCE, FABRICE.

WOALTER, *à Ulric.*

Venez, venez, seigneur, je viens de vous délivrer d'un de vos plus grands ennemis.

GUSTAVE.

D'où vient ce coup d'autorité.

WOALTER.

De moi; en sortant de chez le Margrave, que je venais d'instruire de l'enlèvement de sa fille, je rencontrai le Comte qui avait été prévenu que le chevalier Ulric avait pénétré dans cette caverne; à cette nouvelle, ses terreurs et les soupçons furent à leur comble, il me donna de suite l'ordre de vous arrêter.

TOUS.

Grand dieu !

WOALTER, *continuant.*

En m'approchant de ces lieux, on me dit qu'Alexis, poursuivit par les hommes d'armes du Margrave, avait été obligé de trouver un réfuge dans ces souterrains : comme le mandat me prescrivait spécialement d'arrêter le chevalier qui s'y était introduit, je ne m'intimidai point, le ciel m'éclaira, je formai aussitôt le dessein de livrer Alexis à votre place... J'ai réussi dans mon projet, par ce coup hardi, j'ai détourné l'orage qui était sur le point d'éclater sur nos têtes, et j'ai donné le tems à nos amis, de cerner la caverne ; ils n'attendent que le signal pour pénétrer en ces lieux et vous rendre à la liberté.

TOUS.

Vous êtes notre libérateur.

GUSTAVE.

Généreux Woalter ! comment pourrais-je jamais m'acquitter envers toi.

WOALTER.

Mon cher maître, ne suis-je point assez récompensé par le bonheur que j'ai de posséder l'amitié et l'estime de mon souverain.

FABRICE, *à part.*

Quel homme que ce monsieur Woalter ! ah ! comme je serai heureux de posséder tant de courage.

WOALTER.

Je n'ai rien fait, seigneur, si je ne parviens à vous faire reconquérir vos demaines ; je vais rejoindre les braves qui me sont dévonés, guider leurs pas par la partie du souterrain qui est inconnue à nos ennemis. Je vous quitte, les momens sont précieux, ne perdons point un instant. Adieu, souvenez-vous que le mot de raliment est courage et vengeance. (*M.*) (*il sort par l'issue secrette.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, hors WOALTER.

ULRIC.

Quel courageux serviteur ! un ami aussi fidèle est, pour un prince, le plus beau présent que puisse lui faire la divinité... Mais, qu'avez-vous, belle Clémence ! vous paraissez tourmentée par la plus affreuse inquiétude !

ULRIC.

N'ai-je point fui de la maison de mon père ! pouvez-vous me demander la cause de ma douleur ?

GUSTAVE.

Il fut mon ami, mon compagnon d'armes, il ne peut refuser un consentement que des circonstances impérieuses et que le sévère honneur exigent.

ULRIC.

Rassurez-vous, madame, nous saurons fléchir le courroux du margrave d'Ursinken, il ne pourra résister à nos larmes et à nos prières. Seigneur, joignez-vous à moi pour porter le calme dans son âme.

GUSTAVE.

Madame, rien ne peut vous allarmer, le souverain de Dornheim vous prend sous sa protection. Tiens, cher Ulric, voilà ton épouse. (*il la prend par la main pour les unir.*) Le ciel doit sanctifier un amour aussi pur et aussi légitime.

(M.) (Ulric et Clémence se prosternent aux pieds de Gustave pour recevoir sa bénédiction. Pendant ce tems, Fabrice remonte la scène, et revient tout effrayé. On entend un grand bruit.)

FABRICE.

Seigneur, des troupes s'avancent de ce côté, elles portent des torches allumées. Je cours prévenir Woalter.

(*M.*) (*il sort par l'issue secrette.*)

ULRIC.

Défendons-nous jusqu'à la mort, et faisons-leur payer cher le triomphe.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ALEXIS, RAYMOND, Gardes.

ALEXIS, *du haut des rochers.*

Voici nos ennemis, seigneur, qu'ils expirent sous nos coups.

(M.) (Alexis et Raymond, et une partie des gardes arrivent sur l'avant-scène.)

RAYMOND.

Que vois-je? Gustave respire ; Ulric est avec lui !

GUSTAVE.

Oui, Raymond, j'ai échappé à ton fer meurtrier... Mais, barbare ! que viens-tu faire en ces lieux ? ta vengeance n'est-elle point satisfaite? va, cruel, je te pardonne puisque j'ai retrouvé un fils qui m'est plus cher que toutes les richesses que tu possèdes.

ULRIC.

Quoi ! seigneur, vous souffrez qu'un pareil monstre jouisse en paix de vos dépouilles ! Va, tigre abreuvé de sang, désabuse-toi, ce bras, que la justice divine a armé, saura défendre ses droits !... Déloyal chevalier, non content d'avoir attenté aux jours de mon père, tu viens encore pour commettre un nouveau forfait.

RAYMOND.

Insensé ! crois-tu pouvoir me braver? crois-tu m'effrayer par de vaines menaces, lorsque je peux vous immoler tous deux !...

ULRIC.

Monstre, s'il te reste encore de l'honneur, accepte le combat à outrance, et ne souille point ta vie par un nouvel assassinat.

RAYMOND.

Jeune audacieux, tu vas recevoir le prix de ta témérité ! Soldats, saisissez ce rébelle.

(Les soldats se précipitent sur Ulric et Gustave, ils se défendent avec intrépidité, mais enfin il succombe sous le nombre ; Ulric et Gustave sont tournés et sont sur le point d'être frappés, l'un par Alexis, et l'autre par Raymond, lorsque Clémence s'élance et se précipite au-devant des coups.)

CLEMENCE.

Epargnez leurs jours, seigneur, ou la malheureuse Clémence expire à vos pieds.

ULRIC.

Relève-toi, Clèmence, et ne t'abaisse point à supplier de pareils monstres ! ... Avant peu, ils serons punis. . . (*Avec énergie et force.*) Courage et vengeance !

(M.)(La partie du souterrain, derrière le tombeau, et où est située l'issue secrète, s'écroule ; Woalter et Fabrice, à la tête de plusieurs hommes d'armes, paraissent sur les débris en s'écriant :)

SCENE XIII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, WOALTER, FABRICE, Hommes d'Armes du Margrave d'Ursinken.

WOALTER.

Oui, oui, courage et vengeance ! Amis, le légitime souverain de Dornheim expire, voici ses assassins.

(M.) (Woalter et ses compagnons se précipitent sur les hommes d'ar-

mes du Baron; Woalter s'attache à Raymond, et Ulric à Alexis. La mêlée devient générale. Le fond du théâtre s'écroule ainsi que le pilier, et laisse voir la campagne. Les villageois et villageoises forment divers grouppes. Raymond et Alexis sont vaincus, ainsi que leurs satellites, ils sont terrassés; les hommes d'armes de Gustave les couchent en joue; Gustave, Ulric, Woalter et Clémence, volent dans les bras l'un de l'autre et remercient la divinité.)

WOALTER, *avec énergie.*

Nous triomphons! périssent ainsi tous les traîtres et les scélérats.

(Grand tableau général. Le rideau tombe.)

FIN.